CENTRAL AFRICAN REPUBLIC

Quelques résultats des enquêtes menées sur la métallurgie du fer dans le Nord-Est et le Nord-Ouest de la République Centrafricaine

Félix Yandia
Université de Bangui
B.P. 1037
Bangui, République Centrafricaine

1. Enquêtes dans le Nord-Est (1990-1991)

(Propos recueillis en Sango[1]: informateur le forgeron Yandia[2]).

Q = question, R = réponse

1.1 Les enquêtes recueillies à Ndélé (1990-1991)

Q: Comment vous appelez vous?

R: Yandia.

Q: Quel âge avez-vous?

R: 85 ans environ.

Q: Quelle est votre profession?

R: J'ai toujours été forgeron.

Q: Vous êtes forgeron, comment avez-vous appris ce métier?

R: Mon père était forgeron. Tu vois tous ces outils, on ne les trouve pas comme ça. C'est ce que j'ai hérité de mon père.

Q: ...et vos frères et soeurs.....

R: C'est comme moi, j'ai des enfants, seul celui qui est curieux reste avec moi pour prendre la main. Ceux qui restent avec les femmes, ils feront autre chose.

Q: Maintenant, on est obligé de verser une dot...

R: Ou bien on ne se marie pas.

Q: Initiez-vous vos enfants à ce métier?

R: Il y a un qui sait bien forger. C'est déjà un homme et ce n'est pas moi qui vais lui acheter ses cahiers pour aller à l'école. Il a ses deux mains, les outils et du fer à sa disposition. Ce n'est pas le fer qui fait défaut en ce pays de Blancs.

Q: Que pensez-vous du déclin de votre métier?

R: Je regrette que les jeunes qui sont dans le quartier ne fassent rien. Ils veulent tous avoir un bureau. Moi, mon bureau c'est ici. Si je suis malade je ne mange pas. Si je me porte bien, il y a toujours quelqu'un pour acheter un couteau, une hache, alors je mange.

Q: Quelles sont vos origines?

R: Je suis Banda Ndélé.

Q: Vous êtes né ici?

R: Non, mes parents sont venus ici à cause du Sultan.

Q: ...et vos parents, que faisaient-ils?

R: Mon père était forgeron.

Q: Savaient-ils travailler le fer?

R: Nos ancêtres ont toujours travaillé le fer, comment veux-tu qu'ils cultivent la terre?

Q: Et vous, savez-vous produire le fer comme le faisaient nos parents?

R: Oui, mais maintenant, on récupère le fer des blancs, et c'est tout.

Q: Qui pouvait produire le fer?

R: C'était un travail de spécialiste.

Q: Comment découvre-t-on un gisement?

R: Cela a toujours été exploité par les ancêtres, on va sur le même lieu ; tu es très curieux. Pourquoi me poses-tu tant de questions? Ces choses n'intéressent plus personne maintenant.

Q: Pour produire du fer, il faut du minerai.....

R: Le minerai, c'est à côté, la maison de l'Abbé se trouve sur le gisement. Il a même utilisé beaucoup de minerai pour la construction de la fondation de sa maison.

Q: C'était donc facile pour les anciens?

R: Oui, c'est en surface. En rentrant à Manovo tu peux t'arrêter et tu verras des gros blocs de latérite.

Q: Qui allait chercher le minerai?

R: Tous les jeunes, sinon toutes les familles qui voulaient du fer.

Q: Comment était traité le minerai?

R: Le minerai était concassé, lavé, trié dans de l'eau. On le faisait sécher pendant plusieurs jours. Le soir on le rentrait et le lendemain il était encore étalé au soleil. C'était le maître-réducteur, lui seul qui savait réduire le minerai. Il construisait un four, autour duquel il faisait des trous pour placer de longs tuyaux modelés en argile. Dans le four, il mettait le minerai et du charbon, en couches alternées, avant de mettre le feu. Après il laissait pendant deux à trois jours, il passait de temps en temps vérifier et ajouter du charbon si cela était nécessaire. Après il retirait une boule grosse comme la tête. C'était ainsi qu'on produisait du fer.

Q: Ajoutait-on un produit pour faciliter la réduction?

R: On faisait macérer des feuilles dans un pot en céramique, placé à côté du four, et qu'on utilisait pour asperger de temps à autre la fournaise. Parfois c'était un enfant qui était chargé de la préparation de ces feuilles ramassées dans la nature par le maître-réducteur.

Q: Chacun pouvait produire son fer alors?

R: Non, c'était un travail compliqué. Seuls les gens qui avaient observé leurs parents faire ce travail pouvaient le faire. A la mort du spécialiste, celui qui avait bien appris pouvait prendre sa place.

Q: Où était installé l'atelier?

R: Surtout au bord de l'eau. Je peux te montrer un four, ça fait plus de 10 ans que je ne me déplace plus. Sur le bord du ruisseau Ouhi. Je crois que ce four est encore en place. Ce sont des choses des ancêtres, personne ne le détruira.

Q: Combien de fours étaient construits dans chaque atelier?

R: Il pouvait y avoir un ou plusieurs fours. Si c'était une famille riche avec beaucoup d'enfants, beaucoup de femmes, il fallait que chacun possède ses outils pour cultiver la terre.

Q: Le maître-réducteur était-il quand même payé?

R: Celui qui voulait du fer, faisait appel au maître-réducteur. Il devait l'aider, il apportait le minerai et le charbon, ensuite il donnait du poulet pour qu'il puisse se laver après le travail. Ensuite, pour le payer, il pouvait lui donner un cabri, ou une partie du fer qu'il va produire.

Q: Le maître-réducteur travaillait-il seul?

R: Si le minerai était déjà concassé, lavé, il pouvait le faire seul.

Q: On utilisait aussi du charbon?

R: Il fallait beaucoup de charbon qu'on amenait dans des paniers.

Q: Quelles étaient les essences utilisées?

R: C'était le Kayã et le Zeñgue. Ce sont les mêmes espèces que j'utilise pour ma forge parce qu'elles brûlent bien.

Q: Quels types de "terre" utilisait-on pour construire le four?

R: On utilisait de l'argile. Pas n'importe quelle argile.

Q: Après la production du fer, qui fabriquait les objets dont on avait besoin?

R: Le maître-réducteur pouvait aussi être forgeron, mais chacun pouvait donner son fer à un autre forgeron.

Q: Où était implantée la forge?

R: La forge c'était toujours dans le village. Dans un village la forge c'est comme le foyer d'une femme. Si le foyer est éteint pendant toute une journée, cela veut dire que toute la famille est morte. La forge et le village, c'est la même chose.

Q: Y avait-il des rites de consécration d'un nouveau forgeron?

R: Lorsqu'un jeune forgeron inaugurait sa forge, il procédait ainsi: Après avoir dormi la nuit sur un lit composé de feuillage, il forgeait un fer de

lance qu'il allait échanger contre un poulet. Il préparait ensuite le poulet, procédait lui même au sacrifice du poulet, le sang de l'animal devant tomber sur son outillage, puis il piquait les plumes sur un poteau de bois situé au centre de l'autel. L'autel était aménagé près de sa case. D'autres plumes étaient aussi emmenées pour être fixées sous le toit de la forge. Il cuisinait le poulet sur des pierres de l'autel. Pendant la cuisson, le jeune forgeron devait demeurer près de sa forge sans rien faire. Il ne pouvait manger lui-même le poulet, mais ne manquait pas de faire l'offrande du foie à l'autel.

Ensuite, il forgeait n'importe quel objet, et le jetait au pied de l'autel. Ce geste mettait fin à la cérémonie de consécration.

Q: Qui pouvait fréquenter la forge?

R: Tout le monde pouvait venir à la forge. Mais, avant de rentrer dans une forge, il faut enlever ses chaussures[3]. La forge est sacrée. Si l'on accuse injustement un individu, il vient jurer sur l'enclume pour prouver son innocence. Qui n'a pas mangé les produits des champs pour se permettre de mentir à la forge? Tout cela est produit avec les outils que le forgeron fabrique. Les houes pour cultiver la terre, les haches, tout sort des mains du forgeron. Si la personne ment, elle va mourir au courant de la même année, avant les prochaines pluies, ou avant la prochaine récolte. Il n'y a rien à faire contre cela. On ne vole pas dans une forge. Les outils d'une forge ne doivent pas être rangés dans les maisons de femmes, car elles leur porteront malheur, surtout si ces dernières sont encore en âge de procréer.

Q: Connaissez-vous d'autres ateliers de production de fer à part celui d'Ouhi?

R: Il y en avait encore à côté de mon champ, et même dans le zériba du Sultan.

Q: Je peux aller voir?

R: Oui tu peux aller avec ma fille, je vais lui indiquer où elle peut les retrouver.

2. Enquêtes dans la région du Nord-Ouest

(Entretien réalisé en Karé et traduit en Français)

Observation: Le travail du fer dans la région de Bocaranga constitue une importante source d'information pour comprendre l'histoire récente des groupes de populations qui occupent la région. La mine de Ngoumindou, exploitée jusque dans les années 50, en constitue le pivot central. Certains de nos informateurs ont eux-même travaillé à la mine de Ngoumindou. D'autres ont simplement participé à des opérations de réduction. Cependant, aucun d'eux ne l'affirment de manière explicite car ils parlent souvent aux noms des ancêtres, "c'est le travail des ancêtres" disent-ils. Les antagonismes interclaniques étaient très marqués, et ceux qui les ont vécus refusent de le raconter en détail aux jeunes. Cela se révèle à travers l'opposition des parents à certains mariages qu'ils jugent dangereux pour leur fille ou pour leur fils.

2.1 Entretien avec le forgeron Gabriel Labal du quartier Campement à Bocaranga (1984)

Q: Comment vous appelez vous?

R: Je m'appelle Gabriel Labal, mais mon nom de naissance est Koè. Après l'initiation au Labi, on prend un nom de labi.

Q: Quel âge avez-vous?

R: J'ai environ 70 ans.

Q: Quelles sont vos origines?

R: Je suis Karé simbal.

Q: Quelle est votre profession?

R: Je suis dans ma forge, c'est ma forge, je suis forgeron.

Q: Comment dit-on forgeron en Karé-Simbal votre langue?

R: Forgeron se dit Gah-voutou.

Q: Pourquoi Gah-voutou?

R: *Voutou*, ce sont mes soufflets, c'est comme vous dites maintenant *Gah-nzou*, important personnage.

Q: Vous êtes forgeron, comment avez-vous appris ce métier?

R: Mon père exerçait ce métier, il faut être curieux, observer ce que font les grands.

Q:...et vos frères et soeurs.....

R: J'ai deux frères cadets. C'est là la maison de mon frère. Un autre est resté au village avec ma soeur qui est marié.

Q: Etes-vous marié vous même?

R: J'ai deux femmes.

Q: Maintenant, on est obligé de verser une dot...

R: Comment peut-on prendre une femme sans verser de dot...

Q: Votre père a-t-il aussi versé la dot pour épouser votre mère?

R: Nos parents avaient leurs monnaies ; tu vois ce je fais, je le tiens de mon père! Depuis que je travaille ici, c'est la première fois qu'un enfant vient me poser des questions concernant ce que je fais. Quel est le jeune homme qui pouvait se passer d'une forge? Comment aurait-il fait pour se marier? On frappait des monnaies (lary), qu'on attachait par paquets de 50. Il fallait trois à cinq paquets! Enfin tout dépend de la richesse de chaque famille! C'est comme aujourd'hui quoi.

Q: Au moins eux, c'est facile.....

R: Il faut aller à la mine de Ngoumindou. Tu vois, je me trompe. Quand je me trompe moi-même, que sauront les enfants d'aujourd'hui? Oui, quand je parle de cinquante barres de fer pour faire un paquet, c'est lorsqu'on a commencé àutiliser les touques des blancs. C'est pas vieux ça. On l'aplatit, ensuite on coupe en barres longues comme ça et larges comme le doigt. Si tu as une touque tu peux déjà marier deux ou trois de tes fils.

Q: Comment était la monnaie avant l'utilisation des touques?

R: La monnaie était plus lourde. On faisait des paquets de 10 et on l'appelait *bâlle*. Pour la dot, les paquets étaient donnés en public, tous les parents de la fille se rangeaient d'un côté et ceux de l'homme de l'autre. On désignait quelqu'un qui comptait pour vérifier si la dot était complète. C'était une honte pour la famille si par malheur il n'y avait que neuf pièces dans un paquet..... Il fallait compter, recompter pour se rassurer avant de se présenter devant les beaux parents.

Quand on portait la monnaie des anciens, on sentait que l'on supportait le poids de quelque chose qui avait de la valeur. Les femmes de cette époque restaient avec leur mari une fois qu'elles étaient mariées parce que la monnaie qui avait servi à leur dot, était lourde. C'est ce qui les maintenaient en place. Mais les femmes d'aujourd'hui ne peuvent pas rester sur place. Elles sont aussi légères que vos billets.

Q: Vous avez des enfants?

R: J'ai cinq enfants dont quatre garçons et une fille. J'ai des grands garçons, ils sont tous à Bouar.

Q: Initiez-vous vos enfants à ce métier?

R: Les enfants maintenant, c'est l'école. Pourtant ils n'apprennent rien àl'école. Dans mon travail aujourd'hui, si je fabrique une houe, si l'on l'achète, je sais que j'ai quelque chose. Mais l'école, tu meurs avant de savoir ce qu'ils vont devenir dans la vie.

Q: Que pensez-vous du déclin de votre métier?

R: Nos parents étaient plus sages que nous. Je te dis que seule la curiosité peut pousser à apprendre un métier.

Q: Vous êtes né ici?

R: Non Bocaranga c'est une ville. Je suis né à Kone-Mbam.

Q:... et vos parents.....

R: Dans les collines, ils sont descendus avec la colonisation....

Q: Savaient-ils travailler le fer?

R: Le travail de fer vient de nos ancêtres. Il ne date pas d'aujourd'hui.

Q: Et vous, savez-vous produire le fer comme le faisaient nos parents?

R: J'ai vu comment on faisait. Si j'ai du minerai, je peux le faire pour toi. Cela demande beaucoup de temps. On commence au coucher du soleil et on finit au lever du soleil.

Q: Qui pouvait produire le fer?

R: C'est pas tout le monde qui pouvait réduire le minerai. C'est le Gah-voutou. On faisait appel à lui quand on avait son minerai et préparé son charbon.

Q: Dans chaque village, y avait-il plusieurs Gah-voutou?

R: Non, seuls certains vieux savaient produire le fer. Les sages, les curieux, on n'en trouve pas deux par village.

Q: Comment faisait-on?

R: Les dimensions du four à construire étaient dans un premier temps tracées au sol et puis on montait une sorte de four dans lequel une porte était aménagée pour permettre la ventilation.

Q: Pour produire du fer, il faut du minerai.....

R: Tout le monde, les Pana, les Gbaya, les Banda se rendaient à la mine de Gbiziri pour extraire le minerai.

Q: C'était donc facile pour eux?

R: Mes parents m'ont dit qu'il y avait des morts. C'était des jeunes gens très braves qui peuvent travailler dans cette mine. Il fallait y aller en groupe. Un individu ne pouvait oser y aller seul.

Q: Qui allait chercher le minerai?

R: C'est difficile, ce sont des choses qui se sont passées au *bella pou* (à la belle époque) au temps des anciens.

Q: Comment était traité le minerai?

R: Une fois le four construit, on mettait du charbon puis du minerai, ainsi de suite. On allumait le feu et on commençait à souffler. Il ne fallait plus s'arrêter quand on avait commencé à frapper le *lary*. Pour cela il fallait des jeunes hommes pour soutenir le rythme.

Q: Ajoutait-on un produit pour faciliter la réduction?

R: Ce sont les anciens qui savent ce qu'ils font. Il y a toujours un vase rempli de plantes qu'eux seuls connaissaient. Ils observaient les flammes qui sortaient du four et suivant le bruit du four ils aspergeaient la fournée avec la mixture.

Q: Chacun pouvait produire son fer alors?

R: Non ce n'était pas un travail aussi simple. Il fallait d'abord connaître beaucoup de choses. Tout ce qu'on faisait on le tient de nos parents qui eux aussi l'ont appris de leur parents. Les ancêtres qui veillent sur nous, s'ils ne veulent pas, tu ne peux pas produire du fer. Même les gens qui sont habitués.

Q: Où était installé l'atelier?

R: Près du village, parce qu'on travaillait la nuit.

Q: Combien de fours étaient construits dans chaque atelier?

R: Si l'on veut produire beaucoup de fer on construit beaucoup de fours.

Q: Le maître-réducteur était quand même payé?

R: On pouvait lui amener un poulet, du gibier, du mil.... Si tu ne pouvais pas le payer, tu lui donnais beaucoup de minerai et vous partagée le produit.

Q: Comment se fait le partagiez?

R: Tu sais, cela se faisait quand même entre parents.

Q: Le maître-réducteur travaillait-il seul?

R: Non, c'était lui qui choisissait le site, délimitait le contour du four àconstruire et surveillait la bonne marche des opérations.

Q: Tous les participants pouvaient aider le maître-réducteur?

R: Non, même déjà pour aller à Gbeziri, il fallait éviter le lit conjugal, ne pas manger de poisson et de viande pendant trois à quatre jours. Les gens qui respectaient cette règle pouvaient aussi aller à l'atelier.

Q: Mais il fallait aussi payer les aides.....

R: Les jeunes venaient travailler pour leurs parents, ou bien ils participent àla production du lary indispensable au mariage de leurs frères ou de leurs cousins. Celui qui ne faisait pas ça, personne ne l'aiderait quand il en aurait le besoin.

Q: Dans ce cas, c'étaient tous les jeunes qui se retrouvaient alors?

R: Oui c'était à de pareilles occasions que les jeunes filles tombaient amoureuses des garçons. Elles n'assistaient pas à la réduction, mais elles pouvaient faire à manger. Surtout elles dansaient et chantaient pour encourager les souffleurs qui devaient se faire remarquer par leur ardeur au travail (et il se mit à chanter deux chants des souffleurs, précisément les refrains[4]).

Chant 1:

Bori[5] mo na han-ni	Phacochère où as-tu passé la nuit
Nda ngui lé?	Pour être ici si tôt?
Mo na lao mbaou lé?	As tu dormi dans le coeur du marais?
Mi na Dôrè da gui yo	J'ai passé la nuit tout près d'ici

Chant 2:

Ba mo roh mya	Père ne me déconcentre pas
Mi hang lary	Je frappe le lary
Bâ mo rôh mya	Père ne me déconcentre pas

Q: On utilisait aussi du charbon?

R: Il fallait d'abord préparer du charbon de bois qu'on amenait dans des paniers.

Q: Quelles étaient les essences utilisées?

R: Ce n'était pas n'importe quel charbon. C'était le charbon de *doè*.

Q: Combien de jours fallait-il entre l'abattage de l'arbre et la fabrication du charbon?

R: Quand on pensait que, vers telle date, on devait produire du fer (Hang-voutou = battre-soufflets), on commençait petit à petit. D'abord, les essences étaient repérées, puis on les abattait, on coupait en morceau pour en faire un gros tas et on attendait une semaine environ avant de mettre du feu pour faire du charbon.

Q: Quels types de "terre" utilisait-on pour construire le four?

R: C'était du *poï*, de l'argile.

Q: Comment était traitée la loupe de fer avant le forgeage?

R: Une fois la réduction finie, on ouvrait le four et on sortait le *lary*. Tous les jeunes gens qui avaient activé les soufflets se précipitaient dessus. Le *lary*, à la sortie du four, est tout mou. On ne se brûle pas même Si l'on le tient dès son extraction du four. Ils coupaient les parties qui débordaient sur la masse. Les jeunes gens qui n'avaient pas de frères pour les aider à se procurer du minerai procédaient par ce moyen pour se faire des lary ou se faire fabriquer leurs armes. Evidemment on pouvait l'aider un peu,..... mais s'il mettait les mains dans ses poches, tout le monde le regardait faire.

Q: Après la production du fer, qui fabriquait les objets?

R: Chaque personne qui possédait son fer pouvait l'amener au forgeron et lui dire "je veux ceci ou cela". Il y a des forgerons qui ne savent pas produire le fer.

Q: Où était implantée la forge?

R: La forge se tenait toujours à l'écart des habitations et des pistes. Si le forgeron devait fabriquer un objet important, difficile à réaliser, il devait aussi éviter de rencontrer sur son passage les gens impurs, par exemple les femmes en règles ou les gens qui avaient fait l'amour la veille.

Q: Il fallait aller à la forge pour passer sa commande ou acheter un outil?

R: Les hommes venaient à la forge quand ils n'avaient rien à faire. Ils pouvaient rester avec le forgeron pour lui tenir compagnie pendant qu'il fabriquait l'objet de leur commande. Les jeunes gens venaient également profiter des bouts de fer; ils aidaient à activer les soufflets.

Les femmes passaient généralement à la maison passer leur commande.

Q: Qui pouvait fréquenter la forge?

R: Tous les jeunes gens, mais si une personne savait qu'il avait une mauvaise pensée envers un autre, mieux valait ne pas y aller. La forge, c'est aussi comme le drapeau aujourd'hui. Quand quelqu'un se réfugie dans une forge, c'est le meilleur *Koè*[6], on ne doit plus le toucher même s'il s'agit d'un crime.

Q: Connaissez-vous d'anciens ateliers de production de fer dans la région?

R: Il suffit de monter sur la colline. L'ancien village gbaya est inondé par les scories. Il y a encore des fours à Gbiziri.

Q: Je peux aller voir?

R: Il faut aller avec les chasseurs, eux, ils voient tout.

2.2. Les enquêtes à Ngaoundaye auprès de Mboh-Zaou

(Propos recueilli en Pana mai 1992)

Q: Comment vous appelez vous?

R: Mboh-Nzaou.

Q: Quel âge avez-vous?

R: Environ 90 ans.

Q: Quelle est votre profession?

R: Je cultive la terre, c'est important.

Q: Je ne trouve pas de forge dans cette ville, pourquoi?

R: Il y a longtemps que notre dernier forgeron est mort. Alors il n'y a personne. Vois-tu les enfants se mettre à ce genre de travail? Les prêtres ont essayé de les former, de leur donner un métier, c'est un échec. Ils préfèrent revendre les outils. Le fils de Laolé, il est menuisier, il gagne bien sa vie. Les autres sont obligés de nous rejoindre dans les plantations s'ils ne partent pas à Ngaoundéré au Cameroun.

Q: Comment faites-vous pour vous procurer vos outils?

R: Nous avons ici à Ngaoundaye un marché qui se tient tous les lundis. Les marchands viennent des villages de Ngouboye, et surtout de Kounang où on trouve de nombreux forgerons Haussa[7].

Q: Vous êtes né ici?

R: Non, notre installation ici est récente. Moi, j'étais encore un *dokoré* (adolescent) quand Goybina se battait contre les Blancs[8]. Ce sont les vestiges laissés par les Laka qui inondent ce village. On trouve leurs fragments de poterie partout, dans les cases, sur les murs, malgré les coups de balai quotidiens des femmes.

Q: Vos parents, pour se battre, il leur fallait des armes?

R: Je te dis qu'il n'y a pas un seul homme aujourd'hui. Si c'est comme les enfants d'aujourd'hui, il n'y aura plus un seul pana. D'abord les Foulbés, la guerre des Zamans[9] et la bataille de Goybina, et en fin celui de Mbaïbella[10].

On ne se reposait pas dans ces temps là. Un homme se déplaçait toujours avec ses armes. Il fallait même accompagner les femmes chercher de l'eau, pour se laver à la rivière.

Q: Savaient-ils travailler le fer?

R: Il faut aller dans les collines, tu verras ce qu'ils ont fait, il n'y a pas de cailloux, c'est sur des *Gwiri lary* (des scories).

Q: Et vous, savez-vous produire le fer comme le faisaient nos parents?

R: J'ai vu faire, mais je ne peux pas. Mon frère (le dernier forgeron en question) qui est mort pouvait le faire. Maintenant qui connaît encore tout cela?

Q: Qui pouvait produire le fer?

R: C'étaient des gens qui possédaient un don et qui pouvaient communiquer directement avec les ancêtres. Le travail comportait beaucoup de rites qu'il fallait connaître, sinon c'était le malheur qu'on attirait sur le village.

Q: Comment faisait-on ou comment faisaient-ils?

R: Il y a encore beaucoup de traces de ce qu'ils ont fait dans la brousse. Ce sont des fours mod-

elés en argile. Ils tracent un cercle sur le sol, prenaient les mesures et construisaient, méthodiquement, en élévation.

Q: Pour produire du fer, il faut du minerai.....

R: Tout le monde allait à Ngoumindou. C'était là bas qu'on trouvait du minerai. Il faut aller au delà de Bocaranga. Les gens venaient du nord, de partout, ils passaient par ici pour s'y rendre.

Q: C'était donc facile pour eux?

R: Il fallait beaucoup de monde, enfin c'était la solidarité. On ne pouvait partir et laisser sa femme, ses enfants même Si l'on pouvait les cacher. Il fallait des gens pour garder le village et des gens pour aller chercher le minerai à Ngoumindou. Tout le monde voulait y aller, les Gbaya, les Karé, les Banda, les Laka passaient par là pour y aller, les Ngongué et les Pondo; toutes les ethnies. Comment veux-tu que l'on ne cherche pas à produire du fer? Je te dis que les Laka venaient passer par notre territoire.

Là-bas on travaillait en famille. Il fallait des gens braves. Les uns restaient dehors pour veiller sur ce qu'ils avaient déjà produits, pendant que les autres descendaient dans la mine. Il y avait même des bagarres qui pouvaient se déclencher. Si l'on perdait un parent, il fallait aller le venger, c'était tout le village qui était concerné.

Il y avait aussi des gens qui ne ressortaient pas. Les parois pouvaient s'effondrer. Les femmes n'étaient pas tranquilles lorsque leurs enfants étaient à la mine de Ngoumindou. Tout ça c'est au temps des ancêtres....

Q: Qui pouvait aller chercher le minerai?

R: Tout le monde, pour se marier, pour se fabriquer ses armes. Les fils uniques, c'est mauvais. Il fallait avoir beaucoup d'enfants, mais pas d'idiots, pour y aller. Quand on est nombreux et fort les autres vous craignent. Avant d'aller, l'homme n'allait pas voir sa femme, il ne devait manger ni de poisson, ni de viande, ni poulet. On préparait et on emportait du Voandzou, des haricots grillés c'était tout. C'était une véritable expédition.

Q: Où était réduit le minerai?

R: On réduisait pas n'importe où. Il fallait choisir le site, attendre deux ou trois nuits. Si l'on ne faisait pas de mauvais rêves, c'est que les ancêtres étaient d'accord. Si c'était mauvais, ils venaient le dire et on changeait de lieu.

Il fallait transporter le *lary* (minerai) dans des paniers que l'on fabriquait en chemin avant d'arriver sur le gisement. Le minerai était acheminé, à tête d'hommes, jusqu'ici. C'est le maître-réducteur qui pouvait le faire. Tout le monde ne savait pas produire le fer. Il fallait beaucoup de rites et surtout la bonne volonté des ancêtres. Pour faire tout cela, il faudrait d'abord apprendre à fréquenter les vieux. C'est aussi la sagesse que l'on acquiert.

Q: Comment était traité le minerai?

R: On construisait un four avec du *poî* (de l'argile). Il pouvait être haut comme la moitié d'un homme. On mettait du minerai, du charbon, ainsi de suite jusqu'à ce que le four soit rempli. On allumait avec une braise le four par la bouche. Seuls les jeunes garçons, qui n'avaient pas encore connus de femmes, pouvaient aller activer les soufflets (hang-lary). Celui qui voulait se faire produire du fer devait respecter beaucoup de règles pour pouvoir y assister. Si quelqu'un d'impur arrivait sur le site, l'opération ne réussissait pas.

Q: Ajoutait-on un produit pour faciliter la réduction?

R: Ce sont les anciens qui connaissent, il y a toujours un pot rempli d'eau àcôté. Dans cette eau on trouvait des feuilles que seuls les vieux connaissaient. Ils en récoltaient à travers la brousse. Tout ça, c'était aussi pour apaiser les ancêtres qui pouvaient se fâcher et faire échouer l'entreprise.

Q: Chacun pouvait alors produire son fer?

R: Non, c'étaient des gens mûrs, capables de respecter scrupuleusement tous les interdits. C'est lorsqu'on avait dépassé l'âge d'avoir des relations sexuelles, que l'on pouvait faire ce travail. Le maître-réducteur était prévenu plusieurs jours à l'avance. Il devait prendre ses dispositions, faire tout ce qu'il avait à faire avant d'entamer ton travail. Pour l'amener à faire ton travail, on se conduisait exactement comme Si l'on entretenait avec lui des

fiançailles. Tu viens le voir et vous convenez de la date.

Q: Le maître-réducteur était-il quand même payé?

R: Oui, il fallait surtout faire à manger pour tout le monde. Celui qui voulait du fer, il allait chercher le minerai et le charbon. Ensuite, il faisait des provisions de viande, de tout ce que ses pièges pouvaient lui rapporter. C'était le *maran*[11]! Et c'était seulement à la fin des activités, le soir, que les gens mangeaient avant de se disperser. Il y avait des enfants qui apportaient àmanger. Les femmes restaient au champ ou à la maison et s'occupaient de la nourriture.

Pour le maître-réducteur, on lui donnait du poulet qui lui permettait de se laver (purifier). Il égorgeait le poulet, versait son sang sur l'endroit choisi avant de commencer.

Q: Où était installé l'atelier?

R: Il y a des lieux plus favorables et d'autres moins. Les esprits de nos parents hantent la brousse. Ils ont leur demeure, leurs lieux de repos qu'il ne faut pas encombrer. C'est pourquoi on choisissait quelques jours à l'avance le site qui devait soutenir l'activité.

Q: Combien de fours étaient construits dans chaque atelier?

R: On pouvait construire un four pour chaque famille. Dans le cas où on ne disposerait pas d'une main-d'oeuvre suffisante, on faisait plusieurs fois dans le même four. Dans ce cas on installait un campement à côté. Mais si l'on abandonnait un four pendant plusieurs jours, on en construisait d'autres car on ignorait qui était passé par là, qui avait touché quoi, qui avait fait quoi avec les fours. Dans un village tout le monde ne voit ce qu'on fait avec un bon oeil.

Q: On utilisait aussi du charbon?

R: Oui beaucoup de charbon.

Q: Quelles étaient les essences utilisées?

R: On n'utilisait pas n'importe quel type de bois. C'était surtout le Doe.

Q: Combien de jours fallait-il entre l'abattage de l'arbre et la fabrication du charbon?

R: Tout dépendait du temps que l'on disposait, tout cela se préparait à l'avance. Ce n'était pas en un jour qu'on décidait de produire du fer.

Q: Quels types de "terre" utilisait-on pour construire le four?

R: De l'argile ou la terre de vieilles termitières.

Q: Après la production du fer, qui fabriquait les objets dont on avait besoin?

R: Le maître-réducteur était aussi forgeron. Il faisait les deux.

Q: Où était implantée la forge?

R: Le *pahtou*, la forge était construite près du village. Parfois en saison de pluie, les gens descendaient de leur refuge pour cultiver la terre et faire des provisions, le forgeron aussi allait habiter au bord de son champ et continuait de travailler, de réparer les outils cassés. Pendant qu'il te répare ton outil tu devais travailler avec ses femmes. Mais souvent c'étaient les enfants qui allaient travailler à la place de leurs parents.

Q: Il faut aller à la forge pour passer sa commande ou acheter un outil?

R: On pouvait aller travailler pendant deux ou trois jours dans le champ du forgeron en paiement d'une houe.

Q: Qui pouvait fréquenter la forge?

R: Il fallait être "pur". La forge ne ment pas, si quelqu'un a des mauvaises pensées il doit éviter la forge. Sinon tous les hommes pouvaient aller à la forge s'ils n'avaient rien à faire chez eux. Les forgerons aiment travailler en compagnie des hommes de leur âge pour discuter. C'est ce qui fait la forge.

Q: Fabriquait-il des armes?

R: Oui, quand on est un homme, on doit toujours porter ses armes sur soi. Un homme ne se déplaçait jamais sans ses armes. Pour fabriquer les armes, le forgeron devait avant tout respecter des interdits, s'il savait que demain il devait *tou* (forger) une lame de sagaie, un couteau de jet, il ne fréquentait plus sa femme. Celle-ci ne lui faisait plus à manger dès lors qu'elle voyait la lune (à ses règles). Pour cela, c'étaient les vieilles qui n'avaient plus leurs

règles qui lui préparaient sa nourriture, ou bien, il le faisait lui même, dans sa marmite. Il y avait la marmite des hommes, pour préparer les aliments interdits aux femmes.

Pour forger une arme, il se levait tôt, le matin, et c'était son marteau qui réveillait le village. Il ne devait ni voir ni rencontrer de femme ou d'homme qui peut-être avait couché avec sa femme la nuit. S'il lui arrivait de croiser quelqu'un ce matin là, c'était un mauvais présage, cela veut dire que les esprits ne soutenaient pas l'entreprise. Il fallait attendre un jour favorable.

Comment veux-tu que les enfants d'aujourd'hui ne meurent pas. Ils prennent les engins des blancs après avoir couché avec une femme. C'est normal qu'ils tombent. Le fer est sacré, quand on veut l'utiliser, il faut être pur.

Les anciens, lorsqu'ils devaient aller faire la guerre, ils se réunissaient, décidaient du jour qui convenait et pendant le temps qui suivait, chacun prenait ses dispositions, ne rentrait pas dans la maison de sa femme. Au temps des *Gang-Nzou*, (des anciens), un homme a sa case et construisait celles de ses femmes. Les gens qui ne respectaient pas ces interdits ne revenaient pas sains et saufs. Même si c'est leur femme qui les trompe après eux. Chez les anciens, tout était calculé, on ne faisait rien au hasard, c'était pour cela qu'ils vivaient plus longtemps. Les femmes sages pouvaient savoir que quelque chose d'important se préparait au travers du comportement de leur homme.

Q: Connaissez-vous d'anciens ateliers de production de fer dans la région?

R: Toutes les collines sont encore inondées par les *Gwiri lary* qui sont les déchets de forge. C'est impressionnant ce que les *Ngang-Nzou* (grandes personnes) ont fait.

Q: Je peux aller voir?

R: Tu peux aller voir les prêtres, ils connaissent bien les lieux.

Q: Merci papa pour tous ces renseignements.

2.3. Les enquêtes à Hang-Zoung

(Informateur: Goni; Propos recueilli en avril 1984)

Q: Quel âge avez-vous?

R: 90 ans environ.

Q: Quelle est votre profession?

R: Je suis forgeron.

Q: Vous êtes forgeron, comment avez-vous appris ce métier?

R: Mon père était forgeron, je poursuis ce qu'il a fait.

Q:...et vos frères et soeurs.....

R: Le travail de la forge n'est pas une affaire de femmes. Elles font leur poterie, nous on ne s'en mêle pas. Pour mes frères, il y a toujours un héritier, je suis le fils aîné, j'ai récupéré les outils de notre père et je travaille également pour eux et pour leurs enfants.

Q: Le fer était-il essentiellement utilisé pour fabriquer les outils et les armes?

R: Non, ce qui était important, c'était la monnaie des anciens. Pour se marier, il fallait fournir des *Balés* (bottes de monnaies). Si dans une famille, il n'y a que des garçons, c'est un souci pour le père. Il doit les marier, donc il faut la dot. En revanche, s'il y a des filles, leur dot peut servir à marier certains de leurs frères. Elles peuvent aussi désigner celui qu'elles préfèrent faire bénéficier de la dot. Heureusement, Dieu fait bien les choses. Si ton frère n'a que des filles, et toi des garçons, les deux situations se compensent. Après tout ce sont des frères et soeurs[12].

Q: Au moins vous, c'est facile.....

R: Non, les familles qui ne sont pas riches ne dépensent pas ces monnaies. Si la fille quitte son mari pour un autre, et si celui-ci n'est pas capable de dédommager le premier mari, c'est aux parents de rembourser le premier prétendant ou époux. D'ailleurs celui-ci ne connaît qu'eux. C'est évidemment une honte quand une fille quitte son mari pour un autre homme ou simplement pour revenir chez ses parents. En plus des soucis qu'un tel comportement

peut engendrer, il colle à la famille de la fille une mauvaise réputation. Les autres filles trouveront difficilement un mari.

Q: Vous avez des enfants?

R: Non, mais les enfants de mes frères sont mes enfants.

Q: Vous les initiez à ce métier?

R: Ils savent forger. Mais celui qui veut s'installer, poursuivre ce que je fais, peut hériter de mes outils. Cette masse appartenait à mon père. C'est le fer des anciens. On croirait que c'est le métal des blancs. Je le conserve comme mon oeil.

Q: Vous êtes né ici?

R: C'est la route tracée par le blanc qui nous a ramenés ici. Moi, je suis né à la période de *bella pou* (belle époque)[13].

Q:... et vos parents.....

R: A leur époque, ils vivaient dans les collines, on y trouve des grottes où l'eau coule en permanence.

Q: Pourquoi des grottes?

R: Hum... Cette période de *bella pou*, maintenant nous sommes libres, avant, vivre était un art. Les Pana se sont beaucoup battu pour conserver leur terre. Il y avait la guerre contre les Foulbés, la guerre contre les blancs, il fallait se cacher, sauver les enfants et les femmes.

Q: Savaient-ils travailler le fer?

R: Le travail du fer ne date pas d'aujourd'hui, c'est un savoir qui nous vient des aïeux.

Q: Et vous, savez-vous produire le fer comme le faisaient nos parents?

R: La prochaine fois si tu reviens, il faut me prévenir. Je peux le faire pour toi. Ce n'est pas compliqué.

Q: Au temps des ancêtres qui pouvait produire le fer?

R: Ce sont des vieux. Ils se retirent en brousse, et devaient respecter beaucoup d'interdits. Ne pas approcher sa femme, ne pas manger dans la marmite commune, ne pas manger du poisson.

Q: Comment faisait-on ou comment faisaient-ils?

R: On ramenait le minerai de Ngoumindou dans des paniers, et on le déposait dans un coin du champ ou un autre endroit caché et puis on le cassait en petits morceaux avant de commencer la réduction dans un four que l'on construisait.

Q: Où trouvait-on le minerai?

R: Il fallait aller à Ngoumindou, près de l'ancien village Gawala, village des Banda pour se procurer le minerai. Les gens venaient des *Gbi-Koa*[14] (de partout) et se ruaient vers Ngoumindou.

Q: C'était donc facile pour eux?

R: C'était une véritable campagne, c'était comme si l'on allait en guerre. Il fallait avoir beaucoup de chance pour revenir sain et sauf. Les gens travaillaient par groupe. Les *Hang-Nzoug* allaient retrouver les *Kéllé* et les Bamara[15] avant de se rendre à la mine. Avec les Banda on s'entend bien ce sont nos *Bading* (nos alliés). Quand les Pana se battent contre un autre groupe, les Banda doivent les aider. Quand on les attaque ce sont les Pana qui viennent àleur secours. Il fallait être nombreux sinon les autres ne vous respectaient pas. Aussi, les parois pouvaient céder et ceux qui n'avaient pas la chance avec eux restaient ensevelis.

Q: Qui allait chercher le minerai?

R: Il fallait être mûr et vigilant. Quand on allait là-bas il fallait être prêt à tout. Il y avait aussi des *Ngannah* (vendettas). Si un pana avait assassiné quelqu'un d'un autre groupe, son clan devait laver l'affront même plusieurs années après. Donc il fallait savoir où on mettait les pieds.

Q: Ajoutait-on un produit pour faciliter la réduction?

R: Non, c'étaient surtout les feuilles de *Pounga* (d'*Annona sénégalensis*), pour "refroidir"[16] les lieux et le travail. Si l'on ne se purifiait pas après l'opération, on pouvait tomber gravement malade.

Q: Chacun pouvait-il produire son fer?

R: Dis-moi si toi tu te fabriques ton argent! C'est pareil! C'est un savoir commandé par les

ancêtres. Maintenant la monnaie du blanc a pris la place. Auparavant, on pouvait se marier avec le *lary*. Les familles qui n'avaient pas assez d'enfants en âge d'aller à Ngoumindou donnaient une jarre de mil, un cabri, pour avoir du fer. J'avais encore les *lary*, mais maintenant avec tous les déménagements, je ne sais plus où je les ai mis. La houe faisait partie des biens qu'un père laissait en héritage à ses enfants. Il pouvait, de son vivant, choisir son héritier. C'est avec la houe que l'on doit nourrir les enfants, c'est aussi notre richesse. Enfin, c'est comme ton "bâton à papier" (crayon), sans ce bâton tu n'es rien. C'est pareil pour nous.

Q: Comment devenait-on maître-réducteur?

R: Ce sont les vieux. Maintenant, à mon âge, je peux le faire ; c'était un secret qu'ils se gardaient de vulgariser. Je connais les vieux qui sont partis, les uns après les autres, je peux leur parler. On ne confie pas ce travail aux jeunes, d'abord ils ne connaissent pas les vieux à qui parler! Ceux qui ont travaillé le fer avant nous. C'est par la force de ces anciens que la pierre se transforme en métal. Il faut invoquer leur esprit, dire par exemple que: "c'est après vous que je fais le travail que vous avez fait pour nourrir vos enfants, posez vos yeux sur ce que j'entreprends, ne me tournez pas le dos". C'est comme cela que l'on peut réussir. C'est tout le monde qui peut parler aux ancêtres. Ils sont partis, mais ils nous écoutent.

Q: Où était installé l'atelier?

R: Ils remontaient dans les collines pour le faire.

Q: Combien de fours étaient construits dans chaque atelier?

R: Tout dépendait de la quantité du minerai et surtout, des gens qui voulaient produire le fer le même jour. On construisait aussi un seul four pour vite produire.

Q: Le maître-réducteur était quand même payé?

R: C'étaient des gens riches. Ils pouvaient prendre une portion de *lary*, ou si la personne préférait, il lui donnait un cabri ou deux poulets.

Q: Le maître-réducteur travaillait-il seul?

R: Celui qui voulait produire du fer devait avoir des enfants. Ceux de tes frères devaient aussi t'aider. Ils allaient chercher le minerai à Ngoumindou, activer les soufflets. Il fallait avoir beaucoup d'enfants, comme ça on était riche.

Q: Tous les participants pouvaient-ils aider le maître-réducteur?

R: Oui, les gens qui étaient acceptés sur le chantier pouvaient travailler.

Q: Mais il fallait aussi payer les aides.....

R: Non, on produisait le fer pour pouvoir payer la dot de leur femme, alors ils devaient travailler. D'ailleurs, pourquoi fait-on des enfants? C'est pour les payer? Ils doivent apprendre à faire quelque chose de leurs mains.

Q: On utilisait aussi du charbon?

R: Il fallait beaucoup de charbon. Le *zizir*, (*Burkea africana*), est le meilleur bois qu'il faut pour nous, même pour la forge. En début de saison sèche, on les abat pour ramasser les chenilles, on abat des arbres pour préparer les terres de culture. Pour fabriquer le charbon nécessaire à la réduction, il suffit de les couper et de les entasser pour mettre le feu.

Q: Quels types de "terre" utilisait-on pour construire le four?

R: C'est de l'argile, au bord de l'eau ou à certains endroits précis.

Q: Après la production du fer, qui fabriquait les objets dont on avait besoin?

R: Il y avait toujours un forgeron. L'importance d'un village se reconnaît par sa forge.

Q: Où était implantée la forge?

R: Si le village se trouvait près d'un cours d'eau, le forgeron installait sa forge au bord de l'eau. Un seul chemin y menait. Les femmes ne passaient pas par la forge. Si une femme enjambait par hasard les outils de forge, elle "ne voyait plus la lune" (n'était pas féconde), alors elle n'aurait pas d'enfant.

Q: Fallait-il se rendre à la forge pour passer sa commande ou acheter un outil quelconque?

R: Un homme qui avait du fer amenait au forgeron et passait des commandes pour ses femmes.

Pendant la guerre de Mbaïbella, n'importe qui ne pouvait se payer le luxe d'avoir des outils de fer. Moi, j'ai cultivé avec les os: les omoplates de buffles, les tibias de gros animaux. C'est seulement mon père qui possédait une lame de fer sur sa houe. C'est bien maintenant! Depuis que le fer des blancs occupe les lieux, c'est facile il suffit de se rendre à Ndim[17] ou à Bocaranga ou à Kounang[18] pour en prélever sur les vieilles voitures. Mais généralement, les gens qui sont sur place sont les mieux servis. Alors il faut faire le tour des parents et demander, si quelqu'un a besoin d'argent, il vend ce qu'il a chez lui.

Q: Trouve-t-on autant de voitures qui puissent satisfaire les attentes?

R: Non, en fait, comme je te le dis, il n'y a pas longtemps que cela se fait. Tout le monde le sait, quand on a implanté l'usine d'égrainage de coton à Ndim, on a commencé à avoir différentes qualités de fer, provenant des autograines[19], des touques, de fer à béton. Pendant la période du (Rpèf) R.P.F.[20], il fallait cultiver le coton, parfois avec des houes de bois et d'os. Personne ne dormait sur ses deux oreilles. Il fallait se réveiller avant le cri du capita[21]. Celui qui tardait à venir au *laformon* (rassemblement) du matin, on allait le chercher à coups de chicotte. Si quelqu'un ne répondait pas à *l'appér* (l'appel) ce sont ses parents, son frère qui devaient supporter les conséquences. C'est pour te dire que personne ne pouvait aller à Ngoumindou, chercher le minerai pour produire du fer.

Q: Qui pouvait fréquenter la forge?

R: Les adultes hommes et les garçons...! Les adolescents venaient travailler là. C'est ainsi qu'ils pouvaient espérer récupérer des petits bouts de fer qu'ils assemblaient pour ensuite forger leur couteau, leurs flèches. Le fer des anciens n'était pas comme notre fer aujourd'hui. Porté au rouge, ce type de métal pouvait être comparé à de la cire. Il suffisait de les marteler ensemble pour que les morceaux puissent s'amalgamer et former un seul bloc.

Q: La forge n'était elle pas sacrée?

R: Oui si quelqu'un se rendait à la forge, il devait, à l'approche de celle-ci, poser ses armes. C'est en rentrant chez lui qu'il récupérait son arsenal. On ne devait pas, par exemple, placer sa lance contre une forge, comme on ne pouvait pas non plus poser ses armes contre la maison d'un défunt[22]. Si un enfant est atteint de *swéou*, (problèmes nutritionnels qui se manifeste sous la forme d'un amaigrissement et de jaunisse), je lave mon *mbika* (enclume ou marteau) et je lui donne l'eau à absorber. Si deux personnes ne s'entendaient pas, ils ne devaient pas se rencontrer, se réunir, sans avoir l'intention de se réconcilier, dans une même forge. Si une femme ne pouvait avoir d'enfant, c'était le mbika qu'on lui faisait. Ces enfants qui viennent à la vie portaient généralement le nom de Hein-Mbika (le produit, la chose de mbika).

Q: Connaissez-vous des anciens ateliers de production de fer dans la région?

R: Il y a ici un petit gisement qui a servi pendant les guerres de Goybina et de Mbaïbella. Les vieux descendaient de la colline pour aller chercher le minerai qu'ils réduisaient ensuite.

Q: Je peux aller voir?

R: Oui, c'est dans une zone de marécage qui longe l'ancien champ de Mbokoré.

Q: Merci papa pour tous ces renseignements.

Notes au bas de la page (Footnotes)

1. Le Sango, la langue nationale, est quasiment parlée par tous les Centrafricains.
2. Il n'existe aucun lien de parenté entre le forgeron Yandia de Ndélé et l'auteur.
3. Faut-il voir dans cette pratique une influence musulmane?
4. Il a bien précisé que le couplet est improvisé selon l'ambiance, l'enthousiasme et l'inspiration des participants.
5. La loupe de fer, difforme avec de la coulée qui s'allonge de part et d'autre de la masse, est comparée à une tête de phacochère. Cette comparaison est peut être une analogie avec des scènes de chasse, quant le gibier doit être débusqué.

6. Mot qui peut se traduire de la manière suivante: On rentre en Koé, lorsqu'on se réfugie sous le couvert d'un plus vieux ou plus respectés que son "poursuivant", à cause des liens de parentés ou d'alliance par le sang. Sanctionner le malhereux revient à dire qu'on a porté atteinte à ce protecteur. Ainsi, la forge est l'excuse infaillible.

7. Ce sont plutôt les forgerons Bornou venus du sud du Tchad. On en trouvait aussi à Bocaranga près de la boucherie du quartier Haussa.

8. Une collone commandée par le lieutenant Duquenne avait en effet assiégé les Pana qui s'étaient retranchés dans leurs grottes. Le siège, d'une semaine, a eu lieu du 1 mars au 8 mai 1919.

9. Un accord de 1911 signé entre les Allemands et les Français, avait concédé ce terroir aux Allemands en compensation des nouvelles visées françaises au Maroc. Les Allemands ont, en effet, occupé la région ainsi rattachée à leur territoire du Cameroun, et cela, seulement entre 1911-1916.

10. Cette bataille a été déclenchée par représailles, car en 1931, les Pana ont surpris et anéantis tout l'effectif de la milice installée à Bocaranga. Le détachment était commandé par un sergent Banda Yanguéré, le sergent Ringa. Un renfort, placé sour le commandement du Capitaine Boutin arrivait aussitôt de Bouar pour laver l'affront. C'est seulement en 1936 que les Pana se rendirent.

11. Le maran des Pana est cette forme de coopération élargie qu'ils appliquent aux grands travaux. La nourriture est fournie par la personne qui fai appel àla main d'oeuvre. On parle aussi de rendre le maran à celui qui était présent lors de son propre maran.

12. Le frère du père, dans la tradition africaine, est appelé père. Il en a les mêmes droits et les mêmes devoirs. Il n'y a pas d'oncle paternel. Seul le frère de la mère est un oncle. De même, la soeur de la mère est une mère au même titre que la mère biologique, et la soeur du père, une tante. Cette réalité s'applique aussi à des co-épouses et des épouses de deux frères qui sont toutes, au même degré les mères de tous les enfants d'un même homme voire d'une même lignée paternelle.

13. L'expression Bella-pou (littéralement Beau-village) peut être entendue comme synonyme de celle, française, "belle-époque". Elle revient souvent dans les entretiens, autant chez les Karé que chez les Pana, lorsque cette période est évoquée. Elle désigne paradoxalement une période d'insécurité, mais elle a pour spécificité de mettre l'accent sur le fait, qu'en ces temps, un homme peut se venger sans avoir à en rentre compte à une autorité quelconque. Elle s'oppose à la période coloniale plus contraignante et même à la période actuelle qui devient *pou-Mbouih*, village, pays, de blanc.

14. Ce terme peut être appliqué au monde, à la planète. On peut en déduire que les groupes de populations connues des Panas se rendaient à la mine de Ngoumindou.

15. Les villages portent souvent le nom des clans. Ils s'agit ici des trois clans pana alliés, qui se réclament des mêmes ancêtres réels.

16. Expression pana signifiant apaiser, purifier.

17. A Ndim, était installé une usine d'égrainage de coton, ce qui, en quelque sorte, représente une centre industriel.

18. Kounang, fut le premier poste de district de la région. Ramené à Bocaranga, dit-on, à cause de sa proximité avec le poste de Mbaïbokoum (en Pana, Chef des pieds de rochers) au Tchad.

19. C'est ainsi qu'on appelle les camions de transport de coton, des centres d'achat vers les usines d'égrainage.

20. Rassemblement du Peuple Français.

21. C'est ainsi que l'on nomme les éléments de la milice, ou les gardes des chefs de canton ou de village.

22. Un tel dépöt est interprété comme une incitation à la vengence, au meurtre, car l'un des proches parents du défunt pourrait utiliser cette arme contre celui qui était ou est pressenti coupable.